

La ségrégation socioculturelle de la femme : contribution à l'étude de la technique scripturaire de Rita El Khayat

Karima LAAMIRI (FSJES) Université Moulay Ismail Meknès

Hakima LOUKILI (FLSH) Université Sidi Mohammed Ben Abdallah

Mots clés

Femme marocaine – ségrégation socioculturelle – littérature maghrébine – Rita El Khayat – domination masculine

Résumé

Cet article cherche à mettre en avant la condition de la femme combative dans les œuvres de Rita El Khayat même si elle est toujours présentée comme une créature faible, esclave et dépendante de l'homme. En fait, l'écrivaine parle de cette femme exclue d'une manière ou d'une autre de la vie sociale notamment dans un monde géré par des hommes. Son regard est celui d'une psychologue qui porte une attention toute particulière au destin de femmes, en l'occurrence celui de femmes marocaines qui jusqu'à une époque récente ou même aujourd'hui se résume au harem. Ses œuvres sont un combat vers l'émancipation. Un combat portant surtout sur l'éducation des filles et sa conséquence sur leur vie conjugale et sur leur vie dans la société. Des yeux d'une citoyenne décrivant son monde, ses joies et ses souffrances. Sa production littéraire est donc une lutte contre une société s'opposant aux droits de la femme.

Abstract

This article seeks to highlight the condition of the combative woman in the works of Rita El Khayat even though she is always portrayed as a weak, slave and human-dependent creature. In fact, the writer speaks of this woman excluded in some way from social life especially in a world run by men. His gaze is that of a psychologist who bears particular attention to the fate of women, in this case that of Moroccan women who until recently or even today is summed up in the harem. His works are a struggle towards emancipation. A struggle focusing on girls' education and its effect on their marital

life and their life in society. The eyes of a citizen describing her world, her joys and her sufferings. His literary production is therefore a struggle against a society that opposes women's rights.

Introduction

Sujet de tous les temps, la ségrégation socioculturelle de la femme n'arrête pas de faire couler beaucoup d'encre. Cette thématique était traitée par plusieurs auteurs de divers horizons : politologues, sociologues, anthropologues, philosophes etc. Approcher, ainsi, ce sujet via la technique scripturaire de Rita EL Khayat, serait une contribution pour parler de la condition de la femme marocaine. En fait, jugée comme le maillon faible dans une société, la situation de la gent féminine devient, de plus en plus, ségrégative et exclusive en matière de droit et de lutte pour la parité entre les deux sexes. Du point de vue conceptuel, il convient de définir, d'abord, ce que la ségrégation et la technique scripturaire constituant les mots-clés de cette étude. Étymologiquement le mot ségrégation désigne l'action de mettre "à part" et de "séparer". Dans notre contexte, c'est plutôt mettre la femme et l'écarter socialement. La technique scripturaire, quant à elle, reflète la vision du monde telle qu'elle est perçue par une femme marocaine. Du point de vue historique, plusieurs auteurs ont traité sous divers angles la question du statut inférieur de la femme. Parmi ces auteurs, nous citons à titre d'exemple Siham Ben Chekroune *Oser vivre*, Fatema Mernissi *Shahrazade n'est pas marocaine*, Fatiha Boucetta ; *Anisa captive*, nous ne manquerons pas d'évoquer Hala Béji, Malika Mokkedem, Djabali , Leïla Sebbar Ahlem Mosteghanemi, Fatéma Bakhāï, Amina Said, Souad Guellouz, Hafsa Bekri Lamrani et autres. Ces écrivaines se sont affirmées avec force au lendemain de l'indépendance, autant de voix féminines qui foisonnent et dont la floraison des écrits assiège l'univers de la littérature au Maghreb. À l'instar de ces différentes femmes, Rita El Khayat a choisi le roman et la nouvelle comme mode d'expression afin de discuter des souffrances, des aspirations et des rêves de femmes. Et cela à travers des personnages féminins qui se manifestent dans les communautés maghrébine et arabe en général.

L'intérêt de ce sujet est, donc, de mettre en exergue la condition de la femme combative quoique toujours présentée comme une créature faible, esclave et dépendante de l'homme. Rita El Khayat parle surtout de cette femme totalement exclue de toute vie sociale dans un monde géré par des hommes. Son regard est celui d'une psychologue qui porte une attention toute particulière au destin de femmes, en l'occurrence celui de femmes marocaines qui jusqu'à une époque récente ou même aujourd'hui se résume au harem. Ses œuvres sont un

combat vers l'émancipation. Un combat portant surtout sur l'éducation des filles et sa conséquence sur leur vie conjugale et sur leur vie dans la société. Des yeux d'une citoyenne décrivant son monde, ses joies et ses souffrances. Sa production littéraire est donc une lutte contre une société s'opposant aux droits de la femme.

Il s'agit donc de voir dans quel but la thématique et la technique scripturaire de Rita El Khayat reflète-t-elle l'idéologie de son auteure et favorise la transmission des voix de femmes. Et cela à partir de trois axes à savoir, dans un premier temps, le travail à l'aiguille comme parcours initiatique de la femme, ensuite nous verrons comment l'auteure présente la figure de Shahrazade dans la société marocaine et, en dernier lieu, nous parlerons de la nouvelle Shahrazade des temps modernes.

I. Le travail à l'aiguille, parcours initiatique obligatoire de la femme

Rita El Khayat, raconte ce cheminement obligatoire des filles qui devaient s'appesantir, se courber l'échine pour effectuer cette tâche « stupide » qui consiste à broder des heures et des années durant, parfois une vie entière à sertir des milliers de points d'aiguille. Elle semble secouée d'une révolte contre la stupidité de ses filles qui avaient englouti leur enfance et leur adolescence pour accomplir ces travaux d'hercule. Elle ajoute avec ironie que le bonheur de ses filles s'évaluaient au trousseau qu'elles étaient capables de se constituer du bout de leurs aiguilles, de l'acuité de leurs yeux et de l'habileté de leurs doigts¹.

1. Une culture marocaine

Par ailleurs, elle s'indigne contre sa culture qui exige ce genre de travail féminin qui arrache ces petites filles à ces moments de joie et de détente. Des filles qui n'ont pas assez joué, qui se livrent à la manipulation de tant de couleurs pour finaliser cet ouvrage. Un travail qu'elles doivent accomplir pour maintenir le rythme familial. Faute de mères réellement capables et instruites, trop de filles périssent dans ce travail humble qui demande beaucoup de

¹ Rita El Khayat, Les sept jardins in la Nonagénaire, ses chèvres et l'îlot de Leila, Casablanca, collections Fictions, Editions Bennaï, 2000, p97

persévérance et combien de fois ajoute Rita El Khayat ; c'est un travail exceptionnel qui demande des capacités physiques ou physiologiques hors du commun. Elle explique, que malgré leur jeune âge, elles persistent, avec une maturité et avec une précision étonnante dans leur besogne quotidienne. Dans la privation, avec des mouvements saccadés et harassants, presque tous les jours, elles plongent dans une réalité amère. C'est ainsi que l'écrivaine note que : « *Son corps recroquevillé sur des bouts de tissu, ses rires bloqués dans sa gorge, sa concentration toute dévolue à faire des points parfaits par milliers et par milliards dans la froideur et l'hiver ou l'inférieure après midi de l'août desséché !* »².

Au demeurant, Rita El Khayat, montre ces filles, tout âge confondu, résignées acceptant positivement leur condition. Il est vrai, ajoute la romancière, que ce travail quoi que fatigant permet aux plus jeunes de faire leur apprentissage et de prendre très vite leurs responsabilités, puisqu'expédiées hâtivement dans les bras d'un homme qu'elles doivent pleinement servir. En outre les parents (mamans) considèrent que leurs enfants doivent suivre leur voie. Et tant pis si ces dernières ont d'autres rêves. Peut être que la couture n'est pas leur vocation, elles auraient souhaité aller à l'école ou au moins profiter de leur jeune âge, mais elles deviennent mamans trop tôt, ajoute la romancière. En effet, les filles, même à cet âge, ont la ferme conviction que si elles se débrouillent à s'appliquer et à finaliser leur trousseau, « 'ce qu'elle ferait serait pour elles' ». En plus, mieux elles font plus elles hâtent leur départ vers leurs maris. Pour d'autres, la broderie devient maudite, alourdie de la souffrance consentie quand elles n'ont pas d'autres choix. Bref, comme le disait George Sand ; toutes les femmes du monde entier ont brodé, brodent et broderont, mais peu jouissent de la considération reconnue au talent de couturière. La plupart d'entre elles souffraient d'être jalousement tenues cloîtrées en apprenant à devenir des épouses dévouées.

2. Une caricature de la société marocaine

Au demeurant, Rita El Khayat ne manque pas de caricaturer la société marocaine traditionnelle en parlant de ce dilemme de planifier le mariage. Elle ajoute que pour concrétiser ce fait, une organisation sans faille est requise. Tout doit être planifié, réglé dans les moindres détails dès le jeune âge de la mariée. En effet, dans « les sept jardins » les

²Ibid, p 98

prétendants sont nombreux pour la cadette ce qui complique la tâche pour la famille et pour les jeunes mariées. Chemin faisant, les filles dans la famille traditionnelle, comme nous l'avons su-mentionné s'occupent elles-mêmes de leur trousseau et la finalisation de cette tâche difficile qui détermine le sort de la petite fille, car elle ne peut quitter pour le domicile conjugal qu'une fois le trousseau prêt. Or, dans l'œuvre de Rita El Khayat, l'aînée, Zenouba, est soumise à un diagnostic psychologique en réunissant un certain nombre de symptômes. Bref, elle la montre moins douée, arrogante, cheveux agités, peu habilité dans les travaux manuels et un talent médiocre en cuisine, se « *dressant comme un épouvantail contre Fettouma, pour n'importe quelle raison* »³ bafouillant la vie de sa cadette, rassurée qu'il soit incontestable de marier la moins jeune avant elle. Cependant, les « sept jardins »⁴ de Zenouba sont loin d'être achevés à temps. En poursuivant la lecture, on a l'impression d'être au cabinet de Rita El Khayat notant les moindres détails de sa patiente (Fettouma). Elle note que pour sauver le mariage de Zenouba, on confisque les sept jardins de Fettouma déjà terminés. Une injustice atroce pour la cadette qui est si calme et si silencieuse. Elle en fut déchirée, ajoute l'écrivaine, elle se « mit à haïr sa sœur et sa mère avec une violence que rien n'apaisa jamais »⁵ et les choses ne se limitaient pas à ce stade, mais elle en vint à haïr ses propres filles et se contenta d'assister aux funérailles de sa propre mère sans aller l'assister pendant ses derniers jours.

L'hésitation sur la désignation qu'il convient d'attribuer à ce phénomène suffit à montrer qu'elle a du mal à le placer dans le référentiel de la conjugalité, surtout que les préparatifs (du trousseau et de la jeune fille) constituent un rite de passage contrôlé par la société. En effet, déclare Rita El Khayat, le mariage, qui marque la naissance d'une unité à la fois de production et de reproduction, suppose une assez nette différenciation des fonctions entre les conjoints, condition de l'établissement d'une complémentarité entre les apports

³ La porte de la chambre de chaque jeune femme devait être couverte de sept rideaux qu'on appelait jardin (jarda)et chacun des jardins était conçu différemment dans ses dessins et ses couleurs, p 100

⁴ Les sept jardins, p.103

⁵ Ibidem.

respectifs. et pour emprunter les mots de Kaufmann, on dira que « *ces femmes piégées se situent dans le ventre mou de la société* »⁶.

En outre, Rita El Khayat ne cesse de mettre en scène la confrontation entre mères et filles et surtout la domination des âges inférieurs qui n'aspirent qu'à être libres, sûres d'elles et émancipées. Par contre, les vieilles femmes cherchent à vouloir en faire une épouse en conformité avec les traditions. Elle déclare qu'« *on ne saurait nier le conservatisme de la majeure partie des femmes et l'extrême coercition des femmes âgées sur les jeunes femmes freinant sans relâche les potentialités évolutives par une domination incessante sur les âges inférieurs* »⁷. Elle ne semble avoir qu'un seul dessein : briser l'enfermement, contrer les mentalités archaïques et retardataires, casser l'isolement et la claustration, anéantir l'effacement et sortir du mutisme. En fait, tout cela n'est que le destin fatal de l'éducation des femmes.

C'est une écriture émanant de la nécessité et du devoir de l'engagement. En plus, la soumission, la passivité et la subordination caractérisent largement ce monde féminin. Nous dégageons, aussi, l'image d'une maternité en souffrance dans un espace captif. Ce dernier est entouré par des murs où la femme n'a, souvent, que la maternité pour combler le vide de sa vie conjugale.

II. La figure de Shahrazade dans la société marocaine

Déjà présent dans la littérature, le récit de Shahrazade a connu un nouveau souffle au sein de la tradition littéraire maghrébine et mondiale où il a voyagé à travers différents genres. Rita El Khayat, en tant que psychologue et militante pour le droit des femmes, a surtout insisté sur le pouvoir des mots, celui de l'attention et finalement de l'émotion. Cela nous mène à la réflexion tout en plongeant avec Rita El Khayat dans l'imaginaire masculin; ce qui peut inviter à une autre lecture.

1. Le suspens en tant que stratégie de pouvoir

⁶ Jean-Claude Kaufmann, *Piégée dans son couple*, Paris, éditions Les liens qui libèrent, 2016
⁷ El Khayat, Ghita, *Le monde arabe au féminin*, Paris, PUF, 1988, p.13

Dans le *Maharadjah et la Maharane*, la femme du Maharadjah a insisté sur le respect de sa volonté avant le mariage. Elle fait promettre à celui-ci de ne jamais chercher à dévoiler son sein gauche qu'elle tient caché sous un soutien-gorge en cuir noir. En effet, face à un mari qui se lasse rapidement des femmes, elle prenait du plaisir à garder ce secret qui le tourmentait jour et nuit sans pouvoir le divulguer. Or ce n'est pas seulement par plaisir ou par mauvaise volonté que la nouvelle Shahrazade de Rita El Khayat construit son secret, mais aussi parce qu'elle a la conviction qu'elle ne peut pas faire autrement. Obligée de tenir son mari en haleine, de ne jamais le lasser pour le garder aussi longtemps auprès d'elle alors que, lui, attend l'opportunité adéquate pour la faire remplacer par une autre qui saura le distraire. Une condition qui colle à toute femme puisque Rita El Khayat commence cette nouvelle par « *il y a bien longtemps, vivait un jeune Maharadjah aux yeux sombres, aux lèvres pourpres et aux silences mystérieux, dans son palais de marbre blanc, il s'ennuyait souvent* »⁸. Les lieux renforçant sa condition d'esclave, déclare la nouvelliste, les portes toujours fermées, les immenses salons toujours déserts et l'ennui suintait les murs.

Mais cette figure de marbre, affirme Rita El Khayat, se perpétue encore aux temps modernes, ce silence mystérieux qui enveloppe la relation conjugale ne mue nullement. Par ailleurs, la Shahrazade dans le *Maharadjah et la Maharane* a pu tenir longtemps sans divulguer son secret. Elle a pu avoir des enfants avec son conjoint dans le mensonge (ou la ruse) sans qu'il puisse découvrir sa réelle prétention. Combien de fois en lisant la nouvelle, nous nous demandons si la figure de Shahrazade ne se multiplie pas éternellement ? Certes, la nouvelle est écrite avec une forte sensibilité et un goût de détails qui la rendent très coloré, mais qui n'enlève rien au suspens. La Maharane, mystérieuse femme "prisonnière" dans le harem du Maharadja, bouleverse continuellement les certitudes de son mari, se conforte chaque jour à son regard inquisiteur qui, quoiqu'ayant promis de ne rien lui demander, attend chaque lever de soleil la résolution de cette énigme. En outre, le Maharadjah avait un caractère, explique la romancière, qui varie comme "*le vent, prompt à s'attrister, jeune prince jamais comblé par les courtisanes qui l'entouraient et déployaient leurs plus grands charmes et sortilèges pour le séduire* »⁹. Ce sont toutefois les forces inflexibles de l'Amour, de la

⁸ *Le Maharadja et la Maharane in la nonagénaire, ses chèvres et l'ilot de Leila*, op.cit, p. 25

⁹ *Le Maharadja et la Maharane in la nonagénaire, ses chèvres et l'ilot de Leila*, op.cit, p. 29

beauté et du secret qui submergent toute la saga du Maharadjah. Sillonnant un chemin semé d'embûches, grâce à son endurance, sa piété et sa noblesse de caractère que la jeune Maharane triomphera de ces terribles épreuves pour émerger victorieusement en tant que nouvelle Shahrazade. Autrement dit, nous voyons une légende en mouvement qui s'augmente de chaque nouvelle "lecture" ; c'est une légende dans laquelle toutes les strates se maintiennent en fusionnant les époques. En outre, Rita El Khayat décrit le monde ambigu dans lequel s'engouffre la Maharane. Les verbes de perception, mis dans le récit au passé simple, montrent le caractère furtif des femmes dans les cérémonies réservées, par excellence, aux hommes. Les seules trois femmes présentes avancent, englouties dans des vêtements presque chinois, raconte Rita EL Khayat. En plus, le col des robes était très haut et les formes étaient assez cachées; leurs visages étaient voilés et escortés par des gardes qui penchaient, précautionneusement, sur elles des parasols qui ne laissaient voir ni leur âge ni leur physionomie.

Par ailleurs, l'écrivaine donne à voir cette Shahrazade, parfaitement consciente de se lancer à corps perdu dans une vie qui n'est pas la sienne et dans un monde où elle doit à tout prix maintenir la joie de son mari. En fait, elle se laisse emporter dans ce tourbillon pour pouvoir exister tout en étant obligée de surmonter tous les écueils. Nous la voyons marcher et, systématiquement, des obstacles, de plus ou moins importants, venaient lui barrer la route. Parfois, elle arrive péniblement à les contourner et parfois elle reste bloquée sans même voir d'issue. Le poids de la fatigue, de la contrariété et de l'insatisfaction pesaient sur ses épaules et ralentissaient sa vie.

2. Femme et insécurité corporelle

La maharané ou Shahrazade est restée prisonnière de son corps (une partie de son corps à l'abri des regards). Elle le dévalorise afin de pouvoir s'accrocher à sa vie conjugale dans l'ambiguïté du rapport entre nature et culture qui est aussi celui de la différence entre homme et femme. "*Exposée à l'objectivation de l'environnement social, elle existe d'abord par le regard des autres. La femme est d'abord un être perçu* »¹⁰. Cette insécurité corporelle dont parle Pierre Bourdieu et qu'évoque Rita El Khayat dans cette nouvelle où elle se

¹⁰BOURDIEU, P., La domination masculine, Seuil, Paris, 1998

demande dans quelle mesure le corps de la femme doit être un élément essentiel d'intégration sociale.

Il est à noter dans cette nouvelle que la protagoniste ne raconte pas, mais laisse deviner son secret, elle n'avait même pas à parler, elle laissait vagabonder le regard de son mari sur ce bout de cuir qui enveloppe son sein sans jamais oser le voir, "*C'est une recherche pour se sentir exister ou encore 'se sentir aimée parce que regardée'*"¹¹. Son pouvoir était son corps ou plutôt une partie de son corps voilée. Mais elle finit par fléchir à la "*clarté du jour, elle offrit à voir au Maharadjah deux seins identiques, splendide poitrine de femme qui avait nourri quatre enfants et qui restait d'une beauté de bas-relief de temple*"¹². Cependant, l'intelligence l'emporte sur la beauté du corps, mais qui fait défaut à maintes reprises. Par ailleurs, Jean-Baptiste Marongiu affirme que "*l'ambiguïté prend le relai quand la découverte de ce qui est habituellement caché tend à perdre son potentiel émotif*"¹³.

En effet, Rita El Khayat s'intéresse, tout particulièrement, aux femmes et aux difficultés que ces dernières rencontrent ; et cela malgré un contexte d'évolution et d'émancipation de leur condition dans le but de les insérer en tant qu'"actrices" libres et indépendantes. Son approche rend le corps de femmes comme transmetteur d'émotions et lieu d'un possible à inventer, à imaginer et à produire. Or la femme a été longtemps (et reste) prisonnière de son corps dans l'ambiguïté du rapport entre homme /femme. Rita El Khayat, critique la société qui ne juge la femme qu'à travers son corps. Elle nous propose un voyage au cœur de cette forêt dantesque qu'est l'âme humaine, où le monde invisible est plus inextricable, plus encombrant, un parcours où "*l'essentiel est invisible pour les yeux*"¹⁴ en prenant conscience que l'ouverture d'une porte n'est finalement que la probabilité d'une autre, dans un système complexe, sans cesse en expansion. Elle dénonce les injustices et lève le voile sur le milieu fermé de la famille traditionnelle maghrébine en s'attaquant aux tabous. Elle confirme qu'il n'y a "*rien que le rien noir du néant et ce ne sont pas quelques embrassades maladroites et quelques ruades au fond d'un lit qui changeront quoi que ce soit*

¹¹ Kaufmann. Jean- Claude, corps de femmes, regards d'hommes : sociologie des seins nus, Paris, Nathan, « Essais&recherches »1995, p. 161

¹² La maharadjah et la maharané, op.cit, p.38

¹³ Jean-Baptiste MARONGIU, « corps de femmes, regards d'hommes » in revue libération 29 juin 1995

¹⁴ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit prince*, Paris, Ed. Gallimard, 1943, p.2

à la réalité affreuse de la condition humaine dont le symbole même du ratage est la relation de l'homme à la femme »¹⁵.

Par ailleurs, Rita El Khayat, explique également comment la femme se comporte à l'égard de son corps en tant qu'espace de son identité (sexuel/ culturel/ social) et en tant qu'espace d'un regard (regard masculin/femme). Elle aborde cette Bovary, celle du vingtième siècle qui ne finit pas de surprendre par ses révolutions, ses guerres et sa difficulté profonde. Celle, émancipée qui se débat avec une énergie redoutable, cette Madame Bovary déclare la romancière qui « *ne sait pas élever sa fille, ne l'aime pas trop ; tant sa capacité d'amour est orientée vers le seul culte de l'homme parfait qui pansera toutes ses blessures (...), mais celui-là aussi la plantera et ne soupçonnera même pas la violence de sa souffrance et sa panique démultipliée par sa solitude et sa redoutable sensibilité* »¹⁶.

Elle ajoute que la femme se laisse séduire par l'autre, car elle trouve en lui un refuge à sa solitude ce qui explique l'attitude apparemment passive de ces femmes plongées dans l'illusion et l'importance de la figure du maître "l'homme". Par ailleurs, Freud considère que « *les illusions nous rendent le service de nous épargner des sentiments pénibles et de nous permettre d'éprouver à leur place des sentiments de satisfaction. Aussi devons-nous nous attendre à ce qu'elles en viennent un jour à se heurter contre la réalité, et le mieux que nous ayons à faire, c'est d'accepter leur destruction sans plaintes ni récriminations* »¹⁷.

III. La nouvelle Shahrazade des temps modernes :

Parmi les nombreux sujets auxquels s'est intéressée Rita El Khayat, autant que psychologue, est celui du corps de la femme, cet objet d'étude privilégié non en lui-même, mais en tant qu'il a la possibilité d'exercer une séduction sur l'autre soit qu'il apparaisse nu ou vêtu. Autre Shahrazade dans l'écriture de Rita El Khayat, notamment dans son roman *La Liaison*¹⁸, cette femme émancipée qui transgresse tous les tabous et toutes les lois, celle qui a pu « *faire rupture avec le passé est pensée à travers les notions du progrès, évolutions,*

¹⁵ La nonagénaire, ses chèvres et l'îlot de Leila, op cit, p 135

¹⁶ La nonagénaire, op cit, p 153

¹⁷ Sigmund Freud - 1856-1939 - Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort – 1915 in la.toupie.org/Citations/Freud.htm

¹⁸ Rita El Khayat, *La liaison*, Casa blanca, Editions AïniBennaï, 2002

*libération et révolutions. D'où ce désir de penser constamment la modernité en termes d'avenir comme nouvel "absolu"*¹⁹. Au demeurant, il ne s'agit pas pour cette nouvelle Shahrazade d'autres histoires pour distraire, mais plutôt sa propre histoire qui est mise en exergue. Rita El Khayat nous donne une version tellement fantasmée et tellement érotisante des mille et une nuits d'un siècle récent. Elle met en valeur la majorité des images liées à Shahrazade, celles d'une femme lascive, celles d'un cadre de plaisir du harem avec une sexualité poussé à outrance.

1. Corps et identité féminine dans le regard de l'Autre

Rita El Khayat ne manque pas de s'indigner sur ces lois imposées par la société, elle présente la protagoniste Taywalyne qui est obligée de dévoiler toute son identité, son âge etc. par contre l'homme de sa vie « *n'a jamais dit son âge, n'a jamais laissé trainer une carte d'identité ou document quelconque le concernant* »²⁰. D'ailleurs, Taywalyne, mot amazighe signifiant « yeux » à partir duquel, elle sera exposée et elle sera jugée à travers le regard de la société et celui des hommes. Au demeurant Rita El Khayat en parlant de Taywalyne insiste sur son corps qui, exhibé chaque nuit, souligne sa volonté de se vendre chaque soir en modulant son linge et sa personne et en ressentant l'impact du regard de l'autre. En fait, elle est toujours en « *flanelle grise, bas gris, soie grise, croco, carré de soie grise, chaussée de gris, bas gris sur des jambes inclinées très haut l'une sur l'autre et non croisées comme j'avais horreur de le voir faire par les femmes* »²¹. Outre cela, l'anaphore de l'adjectif « gris » renforce l'auto-négation où se fondent et se confondent le passé et le présent. Taywalyne se bat incessamment contre l'indifférence, elle voulait outrepasser ces sillages imposés par les coutumes. Elle était consciente que son accoutrement en gris et sur ses jambes en soie grise étaient indécentes. Elle voulait être féminine par ce vertige de gris et de noir qui ne faisait que rembrunir davantage et ses idées et son corps. Elle n'a pas oublié « l'empire de sa voix » comme elle le confirme pour retenir aussi longtemps son attention. Elle se laissait transpercer

¹⁹ Khalid Zerki, Fictions du réel. Modernité du romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006, Paris, l'harmattan, 2006, p25

²⁰ La liaison, opcit, p11

²¹ Ibid, p13

par le regard de son compagnon, celui d'un « *aristocrate anglais agonisant de la peste* »²² qui s'égayait simplement à s'imprégner de cette femme différente de celles qui occupaient son ordinaire. Ainsi, la progression se fait par anaphores qui créent une intimité entre personnage-narrateur et lecteur. Ainsi, les faits racontés sont plus vraisemblables dans la mesure où il y a un lien très étroit entre la narratrice (Taywaline) et les épisodes présents dans le récit. En outre, son « *discours direct est le plus mimétique, car il laisse entendre les diverses émotions, réactions et intonations des personnages* »²³.

2. Regard de l'autre auto-perception féminine

Cependant, c'est sa propre perception qui l'envahit, sa projection dans une telle condition, découragée par la perception de l'autre qui considère son corps comme difforme et qu'elle se trouve dans l'obligation de farder. Donc sa propre intéroception passe par le regard de l'autre ; l'homme, qui profane son corps. On remarque que la perception du corps n'est pas prévisible ou reproductible, elle dépend des rapports avec un extérieur présent ou un ensemble de représentations anciennes enfouies dans son inconscient. Par ailleurs, Rita El Khayat montre le rapport que tient la femme moderne avec son corps, lequel rapport traduit clairement sa nouvelle attention envers cet objet particulier [son corps] auquel elle doit s'accoutumer à regarder comme son « être propre » en affrontant ces regards inquisiteurs de la société. Certes, en mettant en exergue un corps « *ne percevant plus uniquement l'extérieur, mais également l'intérieur modifierait la dichotomie entre le corps d'un côté et l'âme/esprit de l'autre. Avec cette rupture, on passerait d'un être de pensée (je pense donc je suis) à un être sensation (je sens donc je suis) de sorte que le corps, du statut de simple enveloppe/habitacle pour l'âme, accèderait enfin à une place centrale dans la conception de soi* »²⁴.

²² Op cit p 16

²³ Frédéric Calas, Dominique-Rita Charbonneau, *Méthode du commentaire stylistique*, Paris, éditions Armand Colin, 2005, cit. p. 27.

²⁴ Vigarello Georges, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (XVIe-XXe siècle)*, (L'Univers historique) 2014, Revue belge de Philologie et d'Histoire, pp. 925-927

L'auteur fait appel à ce regard critique porté sur la femme affranchie qui tend à se libérer tant bien que mal de ses boulets, rebelle à toutes les coutumes, aux regards désagréables qui l'étouffent, elle cherche « *une coupure avec l'autorité de la tradition et tout ce qu'elle implique de désacralisation du passé* »²⁵. Elle s'indigne sur ces lois adressées au corps de femmes, ces lois périssables qui transforment son corps à un remède à la solitude de l'homme, un monde où il doit être sa raison d'être rejoignant sa joie de vivre et faisant son bonheur tout en oubliant son bonheur à elle, car elle ne doit exister et subsister que par et pour lui. Son écriture tend à dénoncer ces coutumes et cet esclavage, aussi elle se garde de magnifier des combats qui évoquent une indignation plutôt qu'une guerre. Rita El Khayat, en tant que psychologue, met en exergue les vices et travers de la société en montrant les néfastes conséquences. En effet, elle donne une impression de violence du corps féminin par le rythme rapide et haletant des séquences décrites où initialement, l'homme est symbole de puissance et de réussite alors que la femme est symbole de mépris.

Tout en lisant *Les Liaisons*, on remarque que la protagoniste n'est pas totalement impliquée dans la vie qu'elle évoque, il y a bien des scènes qui demeurent artificielles par la constatation de l'échec. En effet, Taywalyne, nom qui indique une action de perception, dénote un certain ridicule que ressent la protagoniste une fois exposé au regard de la société et de son compagnon en l'occurrence. Elle vit intensément le présent et à partir du présent, elle projette assez souvent avec force le futur, celui de l'espoir souvent formulé dans une espèce de rêve éveillé.

En outre, ce n'est pas rejeter ni même perdre la raison que d'essayer de comprendre et d'interpréter le monde qui régit ce corps féminin tout en se branchant sur la complexe carte sociale et culturelle, explique Rita El Khayat. Elle essaye plutôt de restaurer la complexité inhérente à la reconstruction de l'identité féminine et des catégories sociales qui lui sont étroitement liées. Elle se relève contre le mythe de l'isolement et de l'hostilité contre toute émancipation féminine. Au demeurant, elle élabore l'histoire d'un monde oublié, celui des femmes marocaines en l'occurrence et des femmes arabes en général, qui prit place tardivement et qui émerge alors, à l'organisation sociale complexe, se trouve être hautement visible, incluant des enclaves, des établissements où les hommes sont les maîtres absolus.

²⁵ Khalid Zerki, op cit , p25

Ces hommes, explique Rita El Khayat ont forgé une culture distincte avec son propre langage qui unit des individus de milieux et de conditions sociales différentes, mais qui exclue la femme et lui impose un rythme de vie conditionné par des rites qu'il a façonnés à sa guise. Par ailleurs Taywaline, se heurte à un impossible, lié au réel de sa position féminine. Elle est ballotée entre satisfaire le désir de l'autre (son homme) et cette part de violence qu'elle n'arrive pas à exprimer ni à gérer. Elle est confrontée au réel de son corps de femme, en décrivant ces moments de vacillation où elle éprouve de la sidération face aux regards inquisiteurs qui pèsent sur son inconscient. Ce temps du saisissement et l'effroi de la violence verbale vécue la laissent sans voix dans la confrontation à l'autre (l'homme et la société), nous indique la romancière. Outre cette grande déception qui la fait s'engouffrer dans une rivalité imaginaire où il lui est nécessaire de montrer qu'elle est partie intégrante de sa société et de son environnement. On ne peut pas ne pas s'interroger sur l'équivocité de sa situation, de se demander de quelle faute elle est coupable. Elle qui a toujours porté ce fardeau de culpabilité. En fait, « *sa résistance farouche à la quotidienneté en fit la victime (...) au lieu de s'éloigner de la maîtresse trop regardée, il se mit à accéder à elle, à être son double (...) les rôles devenaient fluides et changeants* »²⁶. En effet, Rita El Khayat nous présente dans *La Liaison*, le mari qui incarne à la fin le personnage de Shahrazade. Devenu vieux, incapable de l'éblouir et de la surprendre, il perd son pouvoir de séduction et de force : « *le mari de Taywalyne fut bien vite vieux. L'aigle n'était plus qu'un oiseau aux mains d'enfants sadiques qui n'abandonnent les volatiles qu'à moitié morts. C'est ainsi que Taywalyne ne l'aima plus* »²⁷.

Conclusion

Rita El Khayat examine, de manière comparative, la situation des hommes et des femmes en identifiant les sources d'inégalités entre les sexes. Elle met en évidence le caractère social des différences entre les hommes et les femmes et cela à travers les inégalités qui se construisent autour des stéréotypes et des rôles sociaux. D'ailleurs, elle estime que les

²⁶ *La liaison*, op. cit, p120

²⁷ *Ibid*, p 123

différences entre les individus ont souvent un rapport avec le genre. En plus, elle note que la femme est séquestrée dans une catégorie aussi restreinte que certains stéréotypes et même certaines études voudraient le faire croire. Pour reprendre les mots de Hassan Rachik, nous pouvons dire que l'écriture de Rita El Khayat est « *dominée par la logique du dévoilement de ce qui est dissimulé et occulté, de la correction d'une réalité sociale déformée ou appauvrie, de la transformation de la société* ». ²⁸ En outre, elle s'intéresse tout particulièrement aux difficultés que les femmes rencontrent, malgré l'évolution de leur condition, à participer à la société en tant qu' « actrices » libres et indépendantes. Son écriture se présente alors comme un « regard » sur le monde où la femme est considérée comme un être faible. De la sorte, elle dénonce les normes sociales de la société marocaine qui condamnent les passions amoureuses et chosifie la femme dans sa relation avec l'homme. Cette dernière se trouve étouffée dans une société rigide qui ne laisse aucune place aux désirs féminins où la sexualité est un sujet tabou.

²⁸Hassan Rachik et Rahma Bourqia, « La sociologie au Maroc », Théories et recherches, mis en ligne le 18 octobre 2011, <http://journals.openedition.org/sociologies/3719>

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

- EL KHAYAT Rita, *La liaison*, Casablanca, Editions Aïni Bennaï, 2002
- EL KHAYAT Rita, *La Nonagéniaire, ses chèvres et l'îlot de Leila*, Casablanca, collections Fictions, Editions Bennaï, 2000

Œuvres critiques :

- CALAS Frédéric, Dominique-Rita CHARBONNEAU, *Méthode du commentaire stylistique*, Paris, **Editions** Armand Colin, 2005
- DE SAINT-EXUPERY Antoine, *Le Petit prince*, Paris, Ed. Gallimard, 1943
- EL KHAYAT Rita, *Le monde arabe au féminin*, Paris, PUF, 1988
- KAUFMANN Jean-Claude, *Piégée dans son couple*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2016
- BOURDIEU, P., *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998
- KAUFMANN. Jean- Claude, *Corps de femmes, regards d'hommes : sociologie des seins nus*, Paris, Nathan, « Essais&recherches »1995
- ZERKI Khalid, Fictions du réel. *Modernité du romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006*, Paris, l'harmattan, 2006

Sites :

- FREUD Sigmund - 1856-1939 - *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* – 1915 in la.toupie.org/Citations/Freud.htm
- RACHIK Hassan et BOURQIA Rahma, « *La sociologie au Maroc* », *Théories et recherches*, mis en ligne le 18 octobre 2011, <http://journals.openedition.org/sociologies/3719>

Revues :

- MARONGIU Jean-Baptiste, « *corps de femmes, regards d'hommes* » in revue libération 29 juin 1995

-VIGARELLO Georges, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps* (XVIe-XXe siècle) (L'Univers historique) 2014, Revue belge de Philologie et d'Histoire.